

## *Préface*

Née au bord de l'eau, Marie-Paule McInnis semble destinée à une traversée tumultueuse des océans. Seule aux commandes d'un bateau trop fragile, elle a dû affronter une succession de tempêtes dévastatrices. Rien ne l'avait préparée à cet impitoyable destin. C'est démunie et sans malveillance aucune, avec la bonté comme seule arme, qu'elle a dû y faire face.

Sa vie est un parcours jonché de drames et de tragédies. À tour de rôle, tous ceux et celles qu'elle aime sont frappés par le sort, victimes impuissantes d'une fatalité implacable. Les deuils s'accumulent et la laissent ravagée. Mais, comme les grandes marées lavent les berges, sa confiance en la vie finit par balayer le chagrin et permettre à l'amour de vaincre. La mer s'apaise et, deux fois, Marie-Paule donne la vie. Ses fils Jérôme et Justin sont désormais ses soleils.

Quand la souffrance de leur père se transforme en une folle colère et que sa démence s'abat sur ses enfants pour les emporter comme un ouragan, Marie-Paule est submergée par une lame de fond. Du tragique naufrage qui s'ensuivra, elle sera la seule survivante. Ses soleils se sont-ils éteints? Non, quelque part dans un monde mystérieux, ils continuent de répandre leur lumière et de guider la quête de celle qui leur survit à son corps défendant.

Échouée sur les hauts-fonds, déchirée par la haine et la rancœur qui l'étouffent, Marie-Paule mettra treize

ans avant de trouver enfin les mots qui la libéreront. Par le témoignage qu'elle nous livre, à travers le récit cruel et presque insoutenable qu'elle nous fait de son chemin de croix, elle accomplit une promesse faite à ses fils, tout en franchissant une étape essentielle à sa guérison, qui exigeait depuis toujours qu'elle rompe un silence méphitique.

Ce livre n'est pas une justification, encore moins une vengeance. C'est un aveu d'amour qui ne vise qu'à redonner vie à Jérôme et à Justin, à qui l'existence a été volée injustement, trop tôt et sans raison.

Son auteure souhaite aussi que les témoins silencieux de ces drames comprennent qu'en se taisant ils s'en font les complices.

Pendant une longue période, j'ai rencontré régulièrement, à titre d'intervenante, Marie-Paule McInnis. Au fur et à mesure de nos échanges, j'ai été bouleversée par tant d'épreuves, j'ai été impressionnée par tant de courage. Jamais elle n'a renoncé à l'amour et sa détermination m'amène à croire que, comme le dit si bien Dan Millman dans *La Voie du guerrier pacifique*, « plus la tristesse creuse ton cœur et plus elle fait de place pour la joie ».

*Andrée Verreault*, B.A.

Responsable clinique

Centre de prévention du suicide 02

## PROLOGUE

*2 juillet 1996...*

J'ouvre les yeux, mais il fait presque noir. Une seule petite veilleuse au bas d'un mur me permet de distinguer vaguement la structure de la pièce dans laquelle je me trouve. Je ne sais vraiment pas où je suis, je ne reconnais rien et le lieu ne m'est pas familier. Où suis-je, bon Dieu? J'essaie de rassembler les morceaux du puzzle dans ma tête, mais c'est impossible. Je ne sais même plus vraiment qui je suis. J'ai peine à bouger tellement mon corps est lourd. Seuls mes yeux me permettent de faire le tour de ce qui me semble être une chambre. J'ai peur, je suis même terrifiée. J'espère que quelqu'un entrera pour m'expliquer ce qui se passe. Des flashes d'une scène d'horreur me reviennent à l'esprit, mais je me sens trop perdue pour comprendre. Qu'est-ce qui se passe?

Tout à coup, je me souviens du bruit d'une sirène et de gens courant un peu partout. J'essaie de me rappeler les faits, mais je ne parviens à rattraper que des bribes trop éparées pour qu'il me soit possible d'en faire un tout. J'ai l'impression que mon âme me protège de quelque chose en ne me transmettant que peu d'informations à la fois. J'ai de plus en plus peur et mon cœur bat très fort dans ma poitrine et dans mes oreilles. À force de concentration, je commence à distinguer des visages, je vois des flammes, de la fumée...

— Oh, mon Dieu! Mes enfants! Mes enfants!

Tout à coup, une sorte de spirale m'aspire dans un tunnel et c'est le néant.

J'ouvre les yeux à nouveau. Il fait toujours noir. Enfin, je me reconnecte avec mon corps. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans cet état. Des heures, des jours ou des semaines? Je parcours du regard les recoins de la pièce. Encore une fois, je ne reconnais rien. Je reprends mon questionnement là où je l'avais laissé. Le visage de ma sœur Jacinthe s'impose à mon esprit, ainsi que des images disparates qui semblent sans rapport entre elles. Je m'efforce de recoller les morceaux, mais je suis encore trop engourdie pour saisir la réalité. J'essaie de bouger mes membres; ils sont très lourds et ne semblent fonctionner qu'au ralenti. Mes yeux se fixent sur les barreaux autour de mon lit. Je suis dans un hôpital, je crois. Mais qu'est-ce que je fais ici?

Je persiste à remettre de l'ordre dans mes idées. Je veux comprendre, mais un engourdissement bizarre m'envahit et je perds la sensation de mon corps ainsi que mes capacités physiques; tout devient léger. À nouveau, je suis aspirée dans ce grand tourbillon noir. Brusquement, c'est le calme plat et tout devient très clair. Je me vois toute petite dans les bras de mon père qui me berce et ma mère est là, tout près, qui me sourit. Je me sens en sécurité. Je crois que je ne fais plus partie de ce monde terrestre. Comme si je pouvais voir le film de ma vie, tout défile dans ma tête... jusqu'à ce jour terrible, ce 2 juillet 1996, ce jour d'horreur entre tous!

Mon cri s'étrangle dans ma gorge.

PREMIÈRE PARTIE

**UNE LOURDE DESTINÉE**



## *Trop brève enfance*

Un village de la Gaspésie, 31 mai 1964. Me voici, poupon de sept livres et demie, joli, me dira-t-on plus tard...

Bien que ma naissance n'ait pas été planifiée, je faisais tout de même la fierté de mes parents. Mon père était celui des deux qui se trouvait le plus surpris de ma venue, puisqu'il avait déjà atteint l'âge de quarante-six ans lorsque ma mère lui avait annoncé la nouvelle de sa grossesse. Ma mère, elle, était encore une jeune femme de trente-deux ans. J'étais la benjamine d'une famille de trois enfants. Deux autres filles, Marjolaine et Jacinthe, aussi espiègles que moi, m'avaient précédée. Dix années me séparaient de l'aînée, mais je n'avais que deux ans de moins que la cadette.

Nous formions une petite famille unie. Nos parents s'aimaient beaucoup et, surtout, ils nous adoraient. Ils étaient natifs de la Gaspésie. Mon père était un travailleur acharné. Il gagnait sa vie depuis son jeune âge avec mon grand-père paternel en œuvrant pour la compagnie du chemin de fer, le Canadian National, où il était cheminot. Son travail nous procurait une vie stable et une bonne position sociale pour cette époque.

Nous habitions une grande maison à deux étages que papa avait achetée d'un médecin à la retraite. Nous profitions également d'un grand parterre orné d'arbres gigantesques qui bordaient la longue entrée; la mer, à

quelques mètres de la cour arrière, nous berçait du chant de ses vagues. C'était un lieu paradisiaque.

Trois ans après ma naissance, la famille s'agrandit à nouveau quand mes parents prirent en charge un garçon de quatre ans prénommé Charles. À vrai dire, ils n'avaient pas l'intention d'adopter un enfant, mais Charles était issu d'une famille éclatée et, comme il se promenait d'un foyer d'accueil à un autre, papa et maman prirent l'initiative de lui offrir une demeure stable. De prime abord, j'étais très jalouse de cet intrus, mais nous avons rapidement tissé des liens très serrés.

Mon milieu familial n'était pas parfait, mais je m'y plaisais bien. Ma mère, douce et merveilleuse, demeurait au foyer et, pendant toute notre enfance, elle nous a consacré tout son temps. Mes souvenirs de cette époque sont illuminés par sa présence constante et réconfortante, aussi bien que par son dévouement infatigable. Cuisinière hors pair, elle préparait pour nous des repas dont l'odeur alléchante nous accueillait au retour de l'école. L'arôme que dégageait son pain de ménage durant la cuisson me monte encore au nez lorsque j'y pense.

Elle débordait de qualités, mais ses mérites se doubleraient d'une faiblesse : elle était totalement dépendante de nous. À ce chapitre, mon père n'était pas moins fragile qu'elle et il ne l'a pas aidée à surmonter ce travers. En fait, le but principal de mes parents était de nous garder le plus longtemps possible à leurs côtés. Maman était vraiment terrifiée à l'idée d'être loin de nous. Or, les universités n'existaient pas dans notre région éloignée, de sorte que, pour entreprendre des études supérieures, il fallait s'exiler dans les grandes villes. Aussi nous encourageait-elle constamment à faire ce qu'elle appelait, dans son jargon à elle, «des petits métiers», pour lesquels la formation était disponible dans les écoles du village.

Mais ces cours ne répondaient pas à mes attentes et



à l'idée que je m'étais faite de mon avenir. Déterminée et fonceuse, j'étais bonne en classe et, dès mon entrée à l'école, j'avais déjà beaucoup d'ambition. J'aspirais à faire de « grandes études », comme on disait. Non pas que je dédaignasse le parcours professionnel de mes parents, mais je voulais élargir mes horizons en relevant de nombreux défis.

Heureusement pour ma mère, l'admission à des programmes universitaires n'était pas vraiment encouragée à cette époque, surtout chez les filles. Sa conception était donc assez proche de celle qui avait cours à ce moment-là, surtout dans sa génération. Elle s'attendait à ce que nous suivions son parcours, en devenant femmes au foyer, en élevant des enfants et en laissant au conjoint le rôle de subvenir aux besoins matériels de la famille. Il n'empêche que chez les jeunes les idées évoluaient, et je continuais à nourrir mes rêves, malgré ce qu'elle pouvait me dire pour m'en dissuader.

Mes parents n'étaient pas des intellectuels. Ils étaient les aînés de leur famille respective et ils avaient dû quitter l'école très tôt pour assurer le soutien matériel requis par une nombreuse progéniture. Tous deux durs à la tâche, ils nous transmettaient leurs valeurs basées sur la simplicité volontaire. Chez nous, chacun faisait son petit train-train et personne n'était poussé à atteindre des objectifs grandioses.

Par contre, des principes moraux et religieux rigides ont imprégné notre enfance. Pour le reste, trouver un bon parti, élever des enfants et prier le Seigneur, c'étaient là les idéaux qu'on nous invitait à poursuivre. Je crois que de nous imaginer loin d'eux était plus insupportable à nos parents que de nous voir renoncer à des études avancées.

En dépit de leur anxiété, qui parfois m'étouffait, ils étaient très sensibles et aimants. Je revois encore, par

exemple, les grands yeux bleus de mon père baignés de larmes, qu'il laissait couler sans retenue lorsqu'il nous racontait la perte de ses deux sœurs emportées par la maladie, ou bien lorsqu'il disait à ma mère de prendre soin de nous et de nous protéger lorsqu'il ne serait plus là. Mon père a toujours été convaincu qu'il décéderait le premier, sans doute à cause de sa différence d'âge avec ma mère. Elle n'appréciait pas entendre de tels propos, qui attisaient ses inquiétudes quant à la santé de son mari et surtout au sujet de l'intégrité de la famille. Elle les disait sans fondement et répliquait :

– Qui t'assure que tu partiras avant moi?

Avec conviction, il rétorquait :

– Je le sais et n'oublie pas : fais attention à mes filles quand je ne serai plus là.

Dans notre crainte de voir cette prophétie se réaliser, mes sœurs et moi refusions de prendre notre père au sérieux.

Mais j'étais touchée par sa force et sa sensibilité. Je contempiais avec émoi son visage mouillé de pleurs qu'il ne cherchait absolument pas à cacher, surtout quand quelques bières accompagnaient son chagrin. Nos parents nous ont toujours enseigné à exprimer nos émotions, à être près des autres, à être disponibles et bienveillants. Nos longues heures de discussion devant une tasse de thé, après chaque repas, rendaient ces instants inoubliables. Chacun faisait le bilan de sa journée, bonne ou mauvaise.

Ainsi, la majeure partie de mon enfance fut merveilleuse. Nos parents nous ont certainement couvés. Ils ont freiné nos désirs de nous envoler du nid familial, et cela a sans doute eu un effet négatif sur notre processus de maturation et sur le développement de notre autonomie. Mais, même avec un certain recul, je ne peux évaluer les coûts ou les bénéfices de cette

dépendance. Par contre, ce qui est clair pour moi et qui retient surtout mon attention, c'est que mes jeunes années ont baigné dans l'amour et ont été remplies de doux moments.